

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Maintenant : Isolement présent

Stéphane Defoy

Volume 25, numéro 2, printemps 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/33549ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2007). *Maintenant : Isolement présent*. *Ciné-Bulles*, 25(2), 48–49.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Isolement présent

STÉPHANE DEFOY

La compagnie de distribution Les Films du 3 mars ont regroupé, sous l'appellation *Maintenant*, des courts métrages de quatre jeunes réalisateurs qui proposent huit films empruntant à la fiction, au documentaire et à l'animation. Plusieurs de ces œuvres ont voyagé dans différents festivals, y remportant des prix prestigieux. De plus, la moitié des films ici regroupés ont été en nomination pour un prix Jutra.

C'est le cas de **L'Air de rien** de Frédéric Pelletier qui suit l'errance de deux jeunes hommes dans un petit village. Le quotidien de Carl et Cadorette se résume à déambuler dans les rues et à préparer des mauvais coups. En ouverture, le premier se fait tabasser par une bande de voyous. Les deux copains obtiendront bientôt vengeance. Pour illustrer ce vagabondage sans but défini, Pelletier manie la caméra avec dextérité sans jamais la fixer sur un point précis. Il use également de prises de vues où l'image floue passe régulièrement de l'avant à l'arrière-plan, rendant encore plus chaotique le parcours de ses deux anti-héros. Témoignant d'une jeunesse moribonde sans projet d'avenir, **L'Air de rien** n'est pas sans rappeler le pénétrant **Full Blast** de Rodrigue Jean,

d'autant plus que l'excellent Martin Desgagnés joue dans les deux films. Comme pour plusieurs courts métrages de la compilation, **L'Air de rien** renferme son moment de vérité où l'un des protagonistes livre le fond de sa pensée à son interlocuteur. Les dialogues sont simples et limités, mais ils traduisent parfaitement des lendemains qui déchantent. Au petit matin, ayant dérivé de l'autre côté du fleuve après avoir volé une embarcation, Carl résume admirablement la situation vécue par les deux personnages : « On marche dans marde, Cadorette! » Ils ne sont pas prêts d'en sortir.

Avec **L'Hiver longtemps**, Pelletier opte pour la forme documentaire. Il capte le quotidien de Guy et Jeanne-D'Arc, un couple de personnes âgées qui doit apprivoiser la vie commune entre quatre murs. Marin de profession, il a passé sa vie au large pendant qu'elle élevait leurs neuf enfants à la maison. Ils se retrouvent désormais seuls dans ce domicile trop grand pour deux. Le réalisateur s'attarde avec une certaine forme de poésie aux détails du quotidien afin d'évoquer la difficulté de communiquer



L'Air de rien de Frédéric Pelletier



Le Rouge au sol de Maxime Giroux

chez ces époux n'ayant jamais appris à se connaître. Il se berce pendant qu'elle joue aux cartes sur ordinateur; elle lit son horoscope alors qu'il se démène avec la télécommande du téléviseur. En attendant la mort, ils tuent le temps alors qu'à l'extérieur, l'hiver n'en finit plus. Ce portrait triste et touchant expose des vies s'appêtant à disparaître comme les glaces sur le Saint-Laurent à l'arrivée des beaux jours.

Du côté de Maxime Giroux, connu pour la réalisation de nombreux vidéoclips d'artistes tels que Corneille et Dumas, l'herbe n'est pas plus verte. Un père cherche sa fille en forêt. Il la retrouve morte, probablement tuée par un ours. Il tente de prendre sa revanche sur l'indomptable nature. Divisé en plusieurs tableaux, **Les Jours** présente, dans une série de plans fixes empreints de vérité, la souffrance provoquée par la perte d'un être cher, mais il affiche surtout l'impuissance face à la mort. Le réalisateur refuse toute forme de psychologisme afin d'expliquer la douleur d'un homme incapable de faire son deuil, préférant suggérer les tourments par le silence. Il multiplie également les scènes de nuit afin d'accroître le suspense alors que le père marche en forêt avec une arme. Sauf que Giroux allonge inutilement sa sauce fabriquée composée de non-dits. Au bout du compte, l'impression demeure que **Les Jours** n'a rien à raconter tellement les sujets potentiels ne sont qu'effleurés. En revanche, Giroux se reprend de belle façon dans son second court métrage, **Le Rouge au sol**. Il explore le thème de la détresse à travers un personnage complètement ivre et avec la rage au cœur. Sa caméra, collée à la peau d'un jeune homme sur le point d'exploser de fureur, s'apparente à celle du cinéaste indépendant américain Lodge Kerrigan (**Clean Shaven, Keane**). Offrant peu à se mettre sous la dent en première partie, le récit gagne en profondeur au moment où la mère du protagoniste entre en scène. Une balade en voiture installe un certain malaise entre un homme en chute libre et une mère niant la réa-

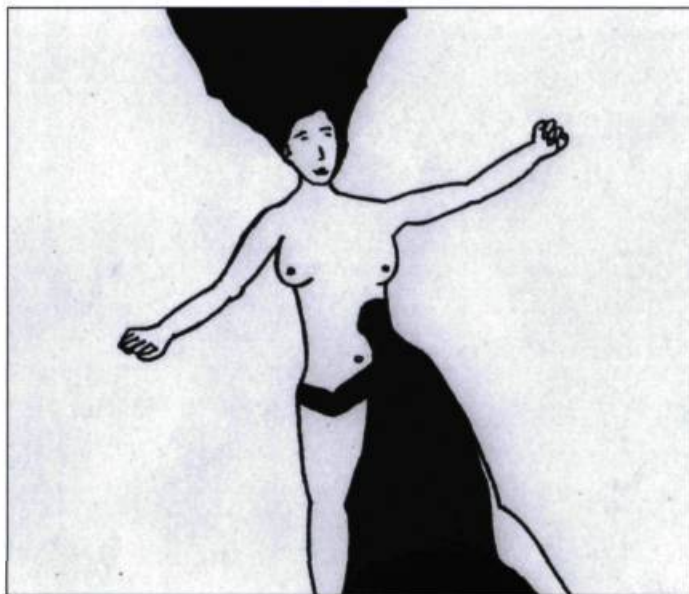
lité. Giroux garde jusqu'à la toute fin les révélations-chocs émergeant de ce conflit générationnel. Il suggère que sous le vernis des conventions se dissimule un terrible désarroi.

Toutefois, c'est chez Simon Lavoie, réalisateur du moyen métrage remarqué **Une chapelle blanche**, que l'affliction prend son sens le plus désespéré. Le réalisateur situe l'action dans un pénitencier pour femmes où une mère (Julie McClemens transformée en bête meurtrière) tente de maintenir le lien fragile qui l'unit à son jeune fils. **À l'ombre** s'avère une œuvre tactile où les touches, bien que maladroits, suggèrent de difficiles tentatives de rapprochement. L'auteur limite les dialogues au strict minimum et concentre ses énergies pour dépeindre un univers anonyme (à cet effet, plusieurs scènes sont cadrées de la taille jusqu'aux pieds, cachant le visage des prisonnières) où le drame s'insère imperceptiblement dans les habitudes d'une communauté tissée serrée. Il est à noter que Lavoie use à profusion de superbes ralentis afin d'intensifier les scènes charnières. Il a aussi compris que le court métrage, plus que tout autre format cinématographique, doit culminer vers un dénouement qui marque indubitablement le spectateur par sa force de frappe. Le plan final, cruel et insensible, de sa dernière réalisation donne froid dans le dos. Lavoie démontre de toute évidence qu'à l'ombre, les rayons du soleil restent inatteignables.

Également inclus dans cette compilation, trois films d'animation de Félix Dufour-Laperrière (**Encre noire sur fond d'azur, Un, deux, trois, crépuscule et Head**) qui, par ses images retouchées à partir de collages multiples et par son approche impressionniste, inspire des sensations proches de l'isolement et de la solitude. Cette belle signature, Laperrière l'a développée avec la collaboration de l'unique Studio Animation et Jeunesse du programme français de l'Office national du film du Canada. ■



À l'ombre de Simon Lavoie



Encre noire sur fond d'azur de Félix Dufour-Laperrière